



# La confession de Constanza

CHRISTOPHE PAUL



**CHRISTOPHE PAUL**

**La confession  
de Constanza**

*Traduit par Véronique Conesa*

Titre original : *La confesión de Constanza*  
Traduction : Véronique Conesa  
© Christophe Paul 2014

Couverture : Zinnia Clavo  
Deuxième tirage : Novembre 2014

© Edition CreateSpace IPP

ISBN : 978-1500588250  
Dépôt légal : M-8953-2014

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant aux termes de l'article L. 122-5,2E et 3E a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayant cause est illicite » (art.L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À toutes les femmes qui renaissent au printemps*



PERSONNAGES

Constanza Sereni	Protagoniste
Inès Belloch	Amie d'enfance de Barcelone
Regina	Domestique chez Constanza
Massimo Di Lauro	Mari de Constanza
Salvatore Di Lauro	Prêtre, frère de Massimo
Angelo Belletti	Directeur financier
Zoé	Coiffeuse à Naples
Zita	Fille de Zoé
Paolo	Mari de Zoé
Gino	Coach personnel - Frère de Zoé
Fasio Smith	Inspecteur de la brigade antidrogues
Nathan Wells	Professeur australien
Émerson Jesús Hernández	Narcotrafiquant





# 1

## *Naples – fin juin*

Le taxi s'arrêta à l'angle de la *piazzetta Cariatì*, dans la partie haute de la ville, sous le soleil de midi. De cet endroit, la vue sur Naples baignée dans sa lumineuse baie bleue, contrastait avec les pauvres et sombres immeubles qui l'entouraient.

Le chauffeur encaissa sa course en regardant la *bella donna*<sup>1</sup> se glisser à l'extérieur de la voiture, fermer soigneusement la portière, et pénétrer sans hésitation dans le *Quartieri Spagnoli*<sup>2</sup>, pour disparaître dans l'une des sombres et malades ruelles qui conduisaient à la zone mal famée, décorée d'ampoules, de reliquaires et de petits drapeaux en papier de tous les pays.

Le chauffeur passa une vitesse et démarra en soupirant. Où pouvait bien aller cette femme à l'aspect frivole et aristocratique ?

Elle était montée dans son taxi à la *Stazione Centrale*<sup>3</sup>, remplissant l'habitacle avec son parfum de luxe et son sourire franc et contagieux. Il l'avait regardée discrètement dans le rétroviseur, croisant son regard sincère et lumineux à plusieurs occasions, sans que cela ne la gêne. Comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Elle avait une belle chevelure châtain, propre et brillante... pensa-t-il. Des sourcils épais et sauvages accompagnaient ses yeux verts et humides, d'un vert si profond qu'ils rappelaient la mer Tyrrhénienne un jour de tempête. Un nez italien, avec du caractère. Et une bouche ... une bouche de rêve, faite pour sourire, un de

---

<sup>1</sup> Jolie femme.

<sup>2</sup> Le Quartier Espagnol.

<sup>3</sup> Gare Centrale.

ces sourires qui illumine le visage en lui donnant une extraordinaire beauté. Elle portait des vêtements stricts, malgré la journée estivale. Une jupe et une veste en lin bleu marine sur un chemisier en soie blanche, un discret et vapoureux chapeau noir et blanc couvrait ses cheveux, rehaussant encore davantage sa svelte élégance. Il remarqua un seul détail extravagant, lorsqu'elle s'éloignait : la jupe qui descendait en dessous du genou avait sur le côté droit une fente ouverte jusqu'à mi-cuisse, découvrant à chaque pas des bas-résille café qui contrastaient avec sa peau blanche. Ce détail aurait pu donner une certaine impression trompeuse, vite dissipée par *des peep toes*<sup>1</sup> bleu marine et blancs à petits talons, assortis au sac à main plat et à l'élégant chapeau. Discrets et chers, assurément. Elle parlait un italien correct, trop pour une Italienne, trop pour une touriste.

La cloche de l'une des quatre cents églises de Naples venait de sonner la demie de midi dans le lointain. Les rayons du soleil envahirent pendant quelques minutes le sol noir de la sombre ruelle orientée vers le port. Le linge accroché aux balcons se teinta de couleur, illuminant les tristes et vétustes façades, et leur rendant pour un instant une splendeur perdue cinq cents ans plus tôt.

Constanza avançait, sûre d'elle, ignorant le regard avide des hommes. Elle savait qu'elle était à l'abri, elle parcourait ces rues depuis bientôt quinze ans. La plupart d'entre eux la reconnaissaient ; c'était la femme de Massimo Di Lauro, et cela imposait un certain respect. D'habitude elle marchait le regard hautain perdu dans un horizon lointain, mais aujourd'hui c'était différent, elle observait, elle souriait, elle avait l'air d'une autre. Ses yeux s'embrasaient lorsque le soleil l'éblouissait.

Elle salua une femme stupéfaite, qui vidait des dorades sur son banc de la *Pescheria Azzurra*<sup>2</sup> au centre de la ruelle. Elle ne fumait pas, mais elle

---

<sup>1</sup> Peep toes : escarpins ouverts sur le devant. 10

<sup>2</sup> Poissonnerie Bleue.

acheta un paquet de cigarettes à la *tabaccheria*<sup>1</sup> parce que cela lui faisait envie ; elle se sentait libre.

Elle continua à avancer entre les étagères de légumes, de vêtements, de poisson, de musique... et la foule bariolée allait et venait.

Deux jeunes intrépides en scooter passèrent en la frôlant et lui lancèrent des compliments.

— *Che bella, se essere sexy fosse un delitto, passeresti la vita nel carcere!*<sup>2</sup>

— *Cosa fa una stella volando così bassa?*<sup>3</sup>

— *Cupido mi ha trafitto, mi sto innamorando di te.*<sup>4</sup>

Et la moto disparut comme elle était venue, dans un vacarme assourdissant.

Constanza sourit devant tant de spontanéité et d'hardiesse, en pensant que quelque temps auparavant elle aurait été choquée par un tel sans-gêne, et qu'elle en aurait parlé à son confesseur.

Cette pensée la ramena à la réalité et à ce qui l'amenait de retour à Naples. Ses yeux s'assombrirent légèrement. Elle accéléra le pas. Le soleil poursuivait sa course et avait abandonné le sol sombre pour grimper petit à petit sur les façades à sa gauche. Bientôt tout reviendrait à la triste réalité, sale et terne.

Plus loin elle s'aperçut que la Pizzeria Trattoria Paolo avait définitivement fermé ses portes... pour toujours ; Paolo ne préparerait plus jamais ses délicieuses pizzas.

L'orage envahit ses yeux, son sourire disparut, sa bouche se fit sévère.

Constanza tourna au coin de la rue et se pressa, elle marchait d'un pas ferme et décidé. Elle était revenue pour terminer quelque chose, pour clore une étape de sa vie... Le soleil tourna définitivement le dos à la sombre ruelle, et la maléfique présence de la Camorra<sup>5</sup> palpita de nou-

---

<sup>1</sup> Bureau de tabac.

<sup>2</sup> — Eh, ma belle, si être sexy était un délit, tu passerais ta vie en prison !

<sup>3</sup> — Que fait une étoile filante si bas ?

<sup>4</sup> — Cupidon m'a transpercé, je suis amoureux de toi !

<sup>5</sup> La **Camorra** est un phénomène mafieux italien. C'est un type de mafia né à Naples en Italie, au début du XIXe siècle mais dont les origines sont plus anciennes.

veau, imprégnant l'atmosphère ; les touristes se retiraient tandis que des regards hostiles filtraient dans la foule.

Ses pas la menèrent jusqu'à une sinistre petite place où s'imposait une lugubre église de la fin du baroque.

Elle regarda d'un nouvel œil la façade délabrée du petit sanctuaire, sa peinture écaillée, son porche lézardé et ses colonnes presque inexistantes. Tout avait changé pour elle. Les chaînes de la soumission s'étaient rompues. Un sourire machiavélique se dessina sur ses lèvres sensuelles et ses yeux brillèrent d'un éclat inquiétant.

Elle poussa la grille d'accès qui séparait le territoire de Dieu du commun des mortels, monta lentement les quatre marches en marbre rongé par les siècles des siècles, et pénétra avec décision dans l'enceinte sacrée en respirant profondément.

La lourde porte en bois résonna derrière elle, mais cette fois-ci elle ne se sentit pas prise au piège. Elle s'arrêta un instant pour observer pour la première fois ce que ses yeux avaient vu pendant des années ; l'impressionnant intérieur immaculé, blanc et or, beaucoup plus grand et propre que la façade ne le présageait.

Rien n'avait changé depuis la dernière fois. Pourquoi cela aurait-il changé ? C'était certainement ainsi depuis une éternité. C'est elle qui avait changé. Elle s'était libérée de la prison où elle était enfermée.

Constanza prit sur elle ; elle ne ressentait plus l'oppression ni la paix que le temple de Dieu lui inspirait. Elle avança lentement vers les sombres confessionnaux richement ouvragés. Il était déjà là, il l'avait vue entrer et s'était dépêché de prendre sa place dans la cabine en pénombre, protégé par le mystère et le grillage.

Elle l'avait observé du coin de l'œil se remettre de sa surprise en la voyant et se précipiter à grands pas, un peu voûté pour passer inaperçu entre les plis de sa soutane noire, ou peut-être à cause du poids des années. C'était le frère aîné de son mari, enrôlé dans les files de l'Église par amour pour Dieu tout puissant ou en suivant une tradition qui refusait

de diviser un héritage compliqué. Tout devait rester en famille.

Elle baissa délicatement la voilette noire de son chapeau sur son visage, puis s'agenouilla sur le velours rouge et usé du confessionnal, en remontant sa jupe plus que de nécessaire pour éviter qu'elle ne se froisse, montrant de beaux bas-résille qui lui semblaient obscènes et irrévérencieux dans cet endroit.

— *Buongiorno Constanza*<sup>1</sup>, cela fait longtemps que tu n'étais pas venue.

Voyant que Constanza ne répondait pas et qu'elle scrutait avec insistance le grillage du confessionnal, Salvatore Di Lauro décida d'interrompre son monologue et de commencer la confession :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Bénissez-moi mon père, parce que j'ai pêché.

— Je t'écoute ma fille.

— J'ai tué...

---

<sup>1</sup> Bonjour Constanza

***Rome – 3 mois plus tôt***

Le soleil glissait à travers les fenêtres de la petite salle à manger et inondait la nappe en dentelle blanche de sa lumière chaude malgré l'heure. Le miroir du buffet reflétait la gaité des murs recouverts de papier japonais et ornés d'aquarelles colorées et de gravures. Le printemps commençait d'un bon pied, laissant derrière lui un long hiver froid et pluvieux.

Les lèvres sensuelles de Constanza se posèrent avec un désir contenu sur la délicate tasse de porcelaine pour y prendre une gorgée de café, tandis que son regard contrôlait l'heure sur l'horloge surchargée d'or et de cristal posée sur le buffet. Neuf heures du matin, elle allait être en retard à sa messe quotidienne. Ses lèvres esquissèrent un sourire songeur, elle reposa sa tasse sur la soucoupe ornée des mêmes fleurs bleues et, brisant la routine, elle prit une autre tranche de pain grillé dans la panier africain noir. Elle y tartina consciencieusement du beurre irlandais et y ajouta une bonne couche de confiture maison, pour y laisser ensuite l'empreinte parfaite d'une bouchée coupable.

Depuis quelques années, l'arrivée du printemps la troublait et la perturbait chaque fois plus. Cette sensation était de plus en plus difficile à contrôler.

Elle se trouvait dans la petite salle à manger dont ils se servaient au quotidien. Plus simple et gaie que l'autre, destinée aux réceptions, malgré quelques objets qu'on ne lui avait pas permis de retirer ; des reliques familiales d'une autre époque... Elle prenait son petit déjeuner seule,

comme d'habitude. Massimo partait de bonne heure avec le premier train pour Naples, un trajet d'un peu plus d'une heure pendant lequel il pouvait travailler tranquillement dans le compartiment Affaires du train à grande vitesse ; un wagon avec seulement huit sièges en cuir, le WI-FI et tous les services imaginables. Ses bureaux se trouvaient encore dans la ville de Parthénope<sup>1</sup>, au *Centro Direzionale*<sup>2</sup>, à quelques minutes de la gare Centrale.

Les Di Lauro étaient une famille napolitaine depuis toujours et pour toujours. Leur fortune, issue des activités portuaires, s'était beaucoup diversifiée et Massimo dirigeait d'une main de fer un petit empire qui arrivait jusqu'en Espagne grâce à sa dot, son petit apport, comme il avait coutume de le dire. Elle était originaire de Barcelone et son père avait arrangé son mariage pour son bien et son avenir. Et celui de l'entreprise. Sa mère, qui n'avait pas vécu assez longtemps pour voir le mariage, avait imposé comme condition que sa fille fit d'abord des études universitaires avant de se trouver enchaînée dans un pays étranger, et son père avait respecté sa volonté. Non pas par respect pour les opinions de sa femme, mais plutôt par superstition envers l'au-delà. Elle était née après de nombreux essais et échecs, mais n'étant pas un garçon, son père ne s'en était pas occupé. Elle avait été rapidement reléguée dans un pensionnat pour jeunes filles aisées, où des religieuses aigries avaient lutté pendant des années contre son esprit rebelle, pour la mettre enfin dans le droit chemin.

---

<sup>1</sup> **Parthénope** : Naples a été bâtie à quelques kilomètres d'une ville qui existait déjà, « Parthénope » ou « Palépolis » (vieille ville). Dans la mythologie grecque, Parthénope était la plus jeune des trois sirènes qui essayèrent de séduire Ulysse grâce à leurs chants, depuis les rochers de Capri. Celui-ci s'attacha au mât de son navire et put ainsi être l'un des rares mortels à avoir écouté leurs chants sans mourir ensuite noyé. La sirène, désespérée, se noya de chagrin, et son corps arriva sur le rivage de la vieille ville.

<sup>2</sup> **Centro Direzionale** : zone de buildings proche de la Stazione Centrale, planifiée au milieu des années 60 afin de décongestionner le centre historique et de doter l'administration publique de nouveaux bureaux. Sa construction a débuté en 1985, avec la participation d'architectes prestigieux comme Renzo Piano. L'immeuble le plus haut est la Tour Telecom Italia (le plus haut d'Italie jusqu'en 2010) qui atteint 129 m, suivi des Tours Enel 1 & 2 (122 m).

Elle secoua la tête avec force pour ne pas continuer à penser au passé. Sa mère n'avait pu donner qu'une fille à la descendance, mais elle, elle n'y était pas parvenue. Les examens médicaux avaient établi que tout allait bien, mais rien. De toute manière ils s'étaient fait à l'idée, et Massimo s'était éloigné. Parfois, comme maintenant, il restait à Naples toute la semaine. Au début, elle l'accompagnait, la maison familiale se trouvait sur la *via Partenope*, devant la mer, tout en haut d'un bel immeuble propriété des Di Lauro depuis des générations, comme celui de Rome. Elle aimait y aller, prendre son petit déjeuner sur la terrasse en regardant la baie de Naples, le *Castel dell Ovo*<sup>1</sup>, et parfois, lorsque le temps le permettait, l'île de Capri et la péninsule Sorrentine fermant le golfe. Ensuite, elle faisait de longues promenades dans la ville, et en été elle se baignait sur les plages voisines...

Ça, c'était avant, lorsque tout était beau et qu'elle se déclarait amoureuse et prête à jouer le jeu.

Elle se leva après avoir terminé son petit déjeuner et, suivant une routine bien orchestrée, elle s'approcha de la lumineuse fenêtre pour recevoir la chaleur du soleil en regardant la cime du palmier du jardin. Elle leva un instant le regard, ses yeux se remplirent de lumière parsemée d'éclats verts tandis qu'elle observait les toits de Rome, puis elle regarda la *via Veneto* au bout des escaliers. Il y avait encore peu de monde, il était de bonne heure.

Aujourd'hui, la journée serait différente. Tous les ans, tous les printemps, surtout depuis quelques années, il y avait un jour où elle ressentait cette sensation de liberté, d'évasion, vite éclipsée par l'obligation du devoir bien accompli. Mais aujourd'hui, ce serait différent.

— *Signora*<sup>2</sup>, je peux desservir ?

---

<sup>1</sup> Le **Castel dell Ovo** (château de l'œuf) se trouve sur la petite île de la Mégaride, à Naples. Une légende napolitaine raconte que Virgile avait caché un œuf magique dans les fondations du château. Sans cet œuf magique, la forteresse serait détruite et Naples subirait d'innombrables catastrophes.

<sup>2</sup> Madame.



— Oui Regina, merci.  
Comme tous les matins.

Elle allait être en retard à la messe.

## 3

Elle était debout dans le grand dressing, à côté de sa chambre. Regina, la domestique, avait fait le lit pendant qu'elle déjeunait. Tout était à sa place, y compris le petit sac en papier brillant avec les poignées en raphia et le petit nœud rouge qui le fermait, exactement à l'endroit où elle l'avait laissé en rentrant la veille.

Les trois murs de la petite pièce étaient couverts de grands placards avec des miroirs sur les portes, du sol au plafond. Comme chaque matin, elle se déshabilla pour regarder les multiples reflets de son corps. Massimo lui trouvait constamment des défauts, depuis leur première nuit, rien n'était jamais à son goût. Mais son amie Inès lui avait toujours dit que si les religieuses du pensionnat avaient tellement insisté sur sa beauté, et sur la nécessité de cacher le corps scandaleux que le diable lui avait donné, c'est qu'elle n'était pas si mal que ça. Elle avait peut-être pris un peu de poids au cours des années, mais ses seins étaient toujours aussi fermes, son ventre était encore plat et son... stop !

Elle n'avait jamais parlé à personne de ces séances matinales, pas même en confesse, peut-être parce qu'elle ne savait pas s'il fallait les classer dans le groupe de la luxure ou dans celui de l'orgueil. Ou pire encore, dans les deux.

C'était sa soupape de sûreté, son secret intime, un rituel qui la maintenait en vie dans cette monotonie des devoirs d'épouse comme il faut.

Elle allait se rhabiller, mais ce matin elle n'avait pas envie de se cacher. Elle envoya balader ses vêtements d'un coup de pied et ramassa inquiète le sac brillant posé par terre. La veille, elle était allée faire des

courses dans un quartier où l'on ne la connaissait pas, fréquenté par les femmes libérées et jeunes d'esprit, comme son amie Inès lorsqu'elle venait en Italie. Un quartier auquel les bigotes coincées comme elle n'osaient même pas penser. En y réfléchissant bien, sur la *via Condotti*, dans les boutiques de luxe où elle s'habillait, il y avait des choses similaires. Mais elle ne les voyait pas, elle ne pouvait pas les voir, elle était classique, très classique, extrêmement classique. C'est ce qui plaisait le plus à Massimo : classique et discrète, sous tous les aspects. Où était donc passée la petite Constanza, débordante, drôle et pleine de tempérament, avec ses éclats de rire qui remplissaient les pièces... elle n'avait conservé que sa bonne humeur et son optimisme, qui l'avaient aidée à aller de l'avant.

Elle mit avec crainte la main dans le sac, comme si un serpent allait la mordre, et elle en sortit quelque chose très lentement tout en rougissant dans un mélange de plaisirs interdits.

Elle lâcha subitement le sac comme si elle s'était brûlée. Dans les miroirs se grava pour l'éternité le reflet d'un petit morceau d'étoffe couleur saumon tenu par une main stoïque, se dépliant doucement tandis que le sac brillant tombait en scintillant, pour se convertir en une magnifique robe en fine cotonnade, très à la mode cette année.

Il lui fallut quelques secondes pour se remettre de la vision qu'elle venait d'avoir et reconnaître le corps dénudé qui se reflétait dans le miroir comme le sien.

Elle observa la jolie robe, elle avait l'air très petite, elle regretta de ne pas l'avoir essayée dans la boutique. Elle se sentait tellement intimidée par ce qu'elle était en train de faire, qu'elle avait dit à la vendeuse que c'était pour offrir à une jeune femme qui avait plus ou moins la taille du mannequin dans la vitrine. On la lui avait emballée dans le joli sac brillant et elle avait fui comme si elle avait commis un péché mortel.

Elle la plaça devant son corps nu en se regardant dans le miroir, elle lui plaisait, ça la rajeunissait, elle avait l'air plus sensuelle. Elle esquissa un sourire coquin et enfila la robe telle quelle. Elle sentit la douce caresse

de la fine étoffe de coton sur son corps tandis qu'elle glissait pour occuper sa place en moulant ses formes. C'était comme une seconde peau, elle lui allait comme un gant, mais sans exagérer, comme si elle était faite sur mesure. Une jolie robe de mi-saison pour une femme radieuse, c'était ainsi qu'elle se sentait à cet instant précis. Elle était ajustée jusqu'à la taille puis s'évasait. L'étoffe tombait bien, elle moulait sensuellement le corps à chaque mouvement puis revenait ensuite doucement à sa place. Elle ne lui arrivait pas au genou, il s'en fallait même de beaucoup, mais elle n'était pas courte. Elle lui plaisait. Quel contraste avec ce qu'elle portait d'habitude, toujours sous les genoux, suffisamment pour qu'ils restent couverts lorsqu'elle était assise.

À présent, les chaussures. Elle ne pouvait mettre aucune de ses chaussures habituelles, cela n'irait pas. Et celles qu'elle avait achetées le printemps dernier ? Les rouge pâle avec un peu de talon. Elle les sortit de la boîte où elle les avait reléguées, sans les étrenner, et les chaussa. Il faudrait qu'elle en achète de plus adéquates, à plateforme, comme celles qui étaient à la mode et que portaient les filles dans la rue.

Elle fit quelques pas en mimant les mannequins dans les défilés de mode ; il ne manquait que le tapis rouge, pensa-t-elle. Euphorique, elle tourna deux fois sur elle-même, la robe remonta jusqu'à sa taille en formant un joli disque d'étoffe, dévoilant de longues et superbes jambes, des fesses fermes et rondes, et un ....

Elle s'arrêta si subitement qu'elle manqua de se fouler une cheville. Comment avait-elle pu en arriver là ? Si Massimo la voyait maintenant... Quelle horreur ! Quelle honte !

Elle se souvenait de l'expression de son visage au début de leur mariage, quand elle était rentrée à la maison avec une robe d'été achetée chez un grand couturier français, une robe qui n'était pas si osée que celle-là. Tout ça parce qu'ils allaient passer une semaine sur la Riviera française et qu'elle voulait être belle pour lui, à la dernière mode.

Elle se déshabilla rapidement et remit la robe de chambre qu'elle portait pour le petit déjeuner, la che- mise de nuit encaissa un nouveau

coup de pied rageur. Elle ouvrit le placard de droite et écarta les vêtements accrochés dans le coin. Elle soupira en regardant les trois robes qui étaient cachées là, c'était la quatrième année consécutive où elle osait acheter quelque chose de différent, toujours au printemps. C'était un besoin vital, et ensuite elle ne pouvait pas. Son éducation stricte était ancrée trop profondément en elle, elle avait été modelée depuis toute petite, et le moule était difficile à briser. Peut-être l'année prochaine.

Deux petits coups discrets la firent revenir au présent.

— Oui, Regina.

— Signora, vous allez être en retard.

— Merci Regina, tu peux retourner à tes occupations.

Mais qu'est-ce qu'elle avait aujourd'hui, celle-là ? Il ne manquait plus que ça ; que la bonne lui dise ce qu'elle devait faire. Regina était chez eux depuis de nombreuses années. Elle était arrivée très jeune, sur recommandation. C'était une brave fille du sud de Naples, d'une famille modeste de paysans, jeune, petite, noire, avec une chevelure très brune qui démarrait au milieu du front, des yeux noirs comme la lave du Vésuve et une moustache, pensa Constanza moqueuse, une moustache qu'elle épilait chaque semaine, les samedis matin, pour leur offrir la vision de sa peau rouge irritée au service de midi, et d'après sa démarche, sûrement quelque chose de plus... Elle sourit malicieusement. Elle mettrait les choses au point avec elle plus tard.

Elle retourna dans sa chambre, son réveil marquait neuf heures et demie ; si elle ne se dépêchait pas elle serait en retard à la messe.

Constanza était confortablement assise en attendant qu'on lui amène sa taille pour le modèle qu'elle avait choisi. Elle était la seule cliente. Mis à part le jeune vendeur qui l'avait accueillie, le reste du personnel était occupé à ranger et à nettoyer. Une femme d'un certain âge, qui devait être la propriétaire ou la gérante de l'établissement, classait des papiers sur un petit comptoir. Le parquet doré du sol et les fauteuils en cuir créaient une ambiance de luxe particulière. Quelques minutes auparavant, elle se trouvait devant la vitrine lorsqu'un jeune vendeur était sorti en souriant pour ouvrir le rideau métallique. Il était dix heures pile, l'heure de la messe.

Elle était sortie de chez elle un peu agacée par l'insistance de Regina. La bonne lui avait répété qu'elle allait être en retard à la messe, alors qu'elle lui disait depuis la porte qu'elle s'en allait. Il faudrait vite la remettre à sa place, elle en avait assez avec les regards récriminatoires de son mari. La mère de Massimo qui avait vécu ses dernières années chez eux, la passait en revue tous les jours, allant jusqu'à l'accompagner lorsqu'elle allait s'acheter des vêtements. Heureusement que Toutankhamon, comme disait son amie Inès, avait eu son fils cadet très tard et les avait quittés avant d'être centenaire, et elle ajoutait que les pompes funèbres auraient dû leur faire un prix puisqu'elle était déjà parfaitement momifiée.

Dans le hall de l'immeuble, elle avait croisé le livreur de lait, chargé avec ses paniers de bouteilles blanches. C'était une espèce en voie de disparition, et un privilège de pouvoir disposer de ce service. Le jeune homme, d'une vingtaine d'années, grand et beau garçon, venait le mar-

di et son père le vendredi. Ils avaient ainsi du lait frais toute la semaine. Le garçon l'avait saluée avec courtoisie et elle était sortie dans la rue. Elle allait être en retard à la messe.

Alors qu'elle arrivait au pied des escaliers de la *piazza di Spagna*<sup>1</sup>, sur le chemin de l'église, elle croisa un joyeux groupe de femmes, gaiement vêtues. Constanza se retourna sur leur passage, l'une d'elles portait sa robe, ou presque la même, très très semblable, ou bien c'était la femme qui lui ressemblait. Non, elle était plus rondelette, plus petite, et peut-être un peu plus âgée. Elles montaient les escaliers en riant et en se bousculant, les unes avec des robes, toutes au-dessus du genou, les autres avec des pantalons moulants ou des jeans délavés, elles marchaient d'une manière sexy et naturelle. La femme portait des chaussures à plateforme à demi fermées ; elles lui iraient bien à elle aussi...

Des jeunes qui descendaient leur dirent quelque chose en passant, qu'elle n'entendit pas, mais les femmes rirent plus fort. C'était sûrement des compliments. Ils passèrent ensuite près d'elle sans la remarquer et en se retournant plusieurs fois pour regarder le groupe qui continuait à monter, en caquetant et en riant.

Elle traversa la *piazza di Spagna* et entra en se hâtant dans la *via Condotti*. Elle ressentait une grande déception, un sentiment d'immense frustration l'envahissait. Elle ne portait plus de jeans depuis ses années d'étudiante à Barcelone, ni de tee-shirts moulants, ni de petites robes en coton. Mais elle ne les avait pas jetés, elle savait parfaitement où ils étaient ; dans un carton, dans le placard de droite de son dressing, avec le reste de ses frustrations.

À cette époque et à cette heure, il n'y avait pas beaucoup de monde, les boutiques n'avaient pas encore ouvert. Elle était accablée, elle ne savait pas très bien si c'était parce qu'elle se dépêchait ou parce qu'elle avait

---

<sup>1</sup> La Place d'Espagne (en italien **piazza di Spagna**) est l'une des places les plus célèbres de Rome. Elle tient son nom du Palais d'Espagne, siège de l'ambassade espagnole devant le Saint-Siège et devant l'Ordre de Malte. Sur la *plagg* se trouve le remarquable escalier qui monte jusqu'à l'église de *Trinita dei Monti* et la fontaine baroque *della Barcaccia*.

pris conscience de la sage monotonie de son existence. Elle s'arrêta pour se reprendre ; elle allait être en retard à la messe.

Lorsqu'elle revint à la réalité, elle se trouvait devant une vitrine, regardant une paire de délicates et ravissantes chaussures à plateforme, qui iraient sans aucun doute très bien avec sa nouvelle robe. Un jeune vendeur souriant sortit du porche voisin avec un bâton muni d'un crochet en métal pour ouvrir le rideau métallique.

Il était dix heures, trop tard pour la messe.



— *Signorina, per favore*<sup>1</sup>, quel pied voulez-vous essayer ? demanda le jeune vendeur qui revenait avec les chaussures du péché.

*Signorina*, il l'avait appelée mademoiselle, pas madame. Un garçon, jeune, ce n'était pas un Apollon, mais il devait avoir du succès avec les filles de son âge. Il l'avait appelée *signorina*.

Le vendeur, voyant que sa cliente ne disait rien et qu'elle se contentait de le regarder béatement, prit la décision de lui faire essayer le pied droit. Il saisit délicatement sa cheville, souleva doucement le pied, et retira soigneusement la chaussure qu'il posa sur le parquet doré, à côté de lui. Comme la femme ne disait rien et regardait dans le vide à travers la vitrine, il osa passer sa main sous la plante de son pied recouverte par les fins bas en nylon, doucement, presque comme une caresse, mais avec un geste professionnel, comme s'il avait voulu décontracter le pied avant l'essayage.

Elle se laissait porter par un océan de sensations. Elle ne pensait plus, elle jouissait simplement de l'instant sans en être pleinement consciente.

Le jeune homme glissa son pied nu et décontracté dans la chaussure neuve et le tourna doucement vers la droite, en le soulevant un peu plus.

L'alarme du sixième sens féminin la ramena brutalement à la réalité. Elle regarda autour d'elle pour chercher ce qui n'allait pas. Le jeune et prévenant vendeur tenait son pied avec la chaussure neuve dans une position forcée, qui n'avait rien de professionnel. Quelque chose n'allait pas, la position de sa jambe et le regard du jeune homme, planté sous... il re-

---

<sup>1</sup> Mademoiselle, s'il vous plaît.

gardait sous sa jupe, en essayant de voir sa... il lui avait légèrement écarté la jambe droite afin de... Elle se sentit intimement troublée, mais se remit rapidement. Quelle audace ! Quelle honte ! Quelle humiliation !

Elle ferma les jambes dans un geste réflexe, en rougissant comme cela ne lui était jamais arrivé. Elle était confuse, à cause de la situation, à cause de ce qu'elle ressentait, surtout à cause de ce qu'elle ressentait là en bas. Quelque chose qu'elle n'avait pas éprouvé depuis très longtemps. Quelque chose qu'elle avait réprimé pendant des années. Son visage était en feu et elle avait mal jusqu'aux racines des cheveux.

Elle réagit enfin, retira rapidement la jolie et délicate chaussure à plateforme et rechaussa la sienne devant le regard inquiet et tremblant du vendeur, qui ne savait plus où regarder ni quoi dire, pour ne pas attirer l'attention de la femme qui continuait de classer des papiers au comptoir. Constanza ne savait pas non plus où regarder, elle paniquait à l'idée de croiser son regard, elle ne voulait pas. Elle se leva et fit quelques pas en direction de la porte.

— *Signorina, signorina*, vous oubliez votre sac, dit le vendeur en le lui tendant, humble et repentant.

Constanza se retourna et il la heurta, elle prit son sac sans le regarder, sortit en hâte dans la rue et se mit à courir pour rentrer chez elle.

— *Che cosa è successo<sup>1</sup>?* demanda la femme du comptoir, tenant un papier à la main dans un geste inachevé.

— *Non lo so. Forse aveva un appuntamento importante<sup>2</sup>*, répondit l'employé, soulagé d'avoir évité le scandale.

La femme du comptoir retourna à ses papiers. Ces femmes riches étaient excentriques et bizarres, ces situations étaient habituelles et celle-ci avait été calme, d'autres...

---

<sup>1</sup> Qu'est-ce qui s'est passé ?

<sup>2</sup> Je ne sais pas. Elle devait avoir un rendez-vous important.

Constanza n'arrêta pas sa course avant de se sentir à l'abri dans l'ascenseur de son immeuble. Des milliers de pensées avaient envahi son esprit pendant qu'elle courait sans s'arrêter, des pensées qu'elle rejetait à chaque enjambée. Cela n'avait rien à voir avec le jeune vendeur, mais avec la situation embarrassante. Elle aurait dû aller à la messe, même si elle était en retard. Elle aurait dû acheter ces chaussures et ne pas s'enfuir du magasin. Ce n'était qu'un petit jeune qui avait profité de la situation. Il aurait suffi d'avoir l'air dans la lune. Il n'y avait pas de quoi réagir comme elle l'avait fait : c'était disproportionné.

Mais elle avait été tellement troublée... tant de sensations oubliées l'avaient envahie, simplement parce qu'on l'avait regardée, désirée...

Sur le palier, à côté de la porte, se trouvaient les paniers du laitier avec les bouteilles vides, ramassées chez les différents locataires. Elle ouvrit la porte et entra chez elle, intriguée. Le laitier avait dû rester quelques minutes pour discuter avec Regina. De longues minutes, puisqu'elle l'avait croisé en sortant. On n'entendait pas de bruit. Constanza alla à la cuisine, l'endroit approprié pour qu'un laitier et une domestique aient une conversation. Personne. Ils étaient peut-être allés chez un voisin pour résoudre un quelconque problème... Elle en profita pour boire un verre de vin, la course l'avait assoiffée et elle avait besoin d'un remontant. Elle se sentait un peu mieux, elle se remettait lentement.

Elle allait gagner sa chambre lorsqu'elle entendit des cris étouffés. Dans un premier temps, elle ne sut pas à quoi s'en tenir. Mais elle

comprit rapidement que cela venait de la chambre de service située derrière la cuisine. Elle s'approcha doucement et tendit le cou dans le petit couloir qui menait à l'escalier de service ainsi qu'au cellier, à la buanderie, à une petite salle de bains et à la chambre de Regina. Elle s'approcha sur la pointe des pieds, elle n'eut pas besoin de coller l'oreille à la porte, des bruits explicites lui parvenaient clairement, Regina ne se réprimait pas. Elle écouta un moment, luttant avec des sentiments contradictoires. Elle pensa même faire irruption dans le nid d'amour et mettre Regina la moche à la porte. Mais elle décida de ne pas le faire. Elle s'était déjà comportée stupidement aujourd'hui, elle ne voulait pas répéter l'expérience.

Elle alla rapidement dans sa chambre, aux prises avec une multitude de sensations qu'elle n'essayait plus d'éluder. Elle avait besoin d'une douche froide, bien froide.

Elle comprenait maintenant pourquoi Regina était si impatiente de la voir partir à la messe. Le jeune laitier venait le mardi, il leur aurait fallu attendre une semaine pour... Mais, mon Dieu ! Laide comme elle était, comment avait-elle pu séduire un si beau garçon ! C'est vrai qu'il était beau, très beau. Comment pouvait-il aimer cette petite noireude moustachue ?

Constanza regretta immédiatement ses pensées. C'était de la jalousie, elle était jalouse parce qu'une jeune fille, sans éducation et irrémédiablement laide, faisait de sa vie ce qui lui plaisait, sans entraves ni remords pour ce qu'elle sentait et désirait.

Elle arriva dans sa chambre tremblante et fébrile, elle se déshabilla et entra dans la douche. Mais elle ne fut pas capable d'ouvrir uniquement le robinet d'eau froide. Des pensées troubles se bousculaient dans sa tête et dans d'autres parties de son corps. Les sensations la débordaient. Sa main accompagna l'eau en cherchant un soulagement. Un tremblement de terre sans précédent la surprit presque immédiatement, et elle se retrouva, exténuée, assise par terre, le visage appuyé contre la vitre, en proie aux multiples répliques qui agitaient son corps. L'eau continuait de tomber

de l'énorme pomme de douche, comme une pluie purificatrice, un baume magique qui guérit tout. Elle ne se sentait pas coupable. Pour la première fois de sa vie, elle ne se sentait pas coupable.

*Naples - Centro Direzionale.*

— C'est moi, dit sans préambule la voix molle d'un homme avec un accent sud-américain prononcé. Une voix au fort accent italien lui répondit très vite :

— Vous avez des nouvelles de la prochaine livraison ?

Un silence se fit à l'autre bout de la ligne.

— Ne vous inquiétez pas, vous pouvez parler librement, c'est une ligne sécurisée.

Un nouveau silence, son interlocuteur mesurait le risque avant de continuer à parler.

— Parfait, je suis dans une cabine sur l'autoroute AP-7, à la hauteur du Prat de Llobregat.

— Je vois que vous êtes arrivé en Europe.

— Je dois organiser l'arrivage à Barcelone. Depuis que votre beau-père n'est plus là, les choses ont beaucoup changé par ici. Il ne nous reste que de bons à rien qui font dans leur pantalon au moindre signe de danger, mais qui continuent dans les affaires par cupidité.

— Ils sont là depuis toujours, je n'imagine aucun d'entre eux se dégonfler au dernier moment, ou moucharder. Ils savent ce qui les attend...

— Ce sont surtout les Russes qui m'inquiètent, ils prolifèrent sur la côte espagnole. Ici, à Barcelone, ils essaient de s'approprier de nos activités dans le port. Ce sont des gens sans principes, sans honneur, ils ne se soucient pas du scandale et ils sont de plus en plus puissants.

— La police espagnole les traque...

— Elle n'attrape que le menu fretin. Évidemment, avec fanfare et

publicité, mais elle ne touche pas les gros poissons, il y a trop d'intérêts en jeu.

— Je continue à penser qu'on devrait tout amener à Naples, ici on est les maîtres et personne ne vient mettre le nez dans nos affaires. Certains ont essayé...

— Mes patrons ne veulent pas courir le risque de tout perdre. La marchandise est partie il y a quelques jours de différents ports chiliens, répartie sur cinq navires. Il a fallu dérouter le chargement d'Algeciras<sup>1</sup>, après la dernière opération de la *Guardia Civil*<sup>2</sup> tout le port est sous surveillance.

— Vous avez la date d'arrivée ?

— Pas encore, ils vont traverser le Canal de Panama. Si tout va bien, je calcule qu'ils seront là dans une vingtaine de jours. Je vous préviendrai personnellement.

— J'espère qu'il n'y aura pas de problèmes.

— Tout est sous contrôle ; traverser le canal de Panama n'est que pure formalité. Aucun de ceux qui ont participé au transport terrestre ne parlera, et l'équipage ne sait rien. On ne peut pas courir de risques, votre part représente à elle seule plus de quatre tonnes.

La voix de l'homme était moins molle, plus métallique, la mort de quelques hommes ne signifiait rien pour lui, encore moins lorsque cela représentait une partie du succès d'une opération si productive.

— Quatre mille deux cents kilos, précisa la voix à l'accent italien. J'espère qu'ils arriveront sans soucis.

— C'est mon travail, le vôtre c'est de veiller à ce qu'il n'y ait pas de problème à l'arrivée à Naples, et de faire le virement bancaire.

Les deux hommes prirent congé sans plus de protocole. Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire, il n'y avait rien à ajouter.

Dès qu'il eut raccroché, Massimo Di Lauro se leva, traversa son grand bureau de la tour Enel au *Centro Direzionale*, et ouvrit doucement la

---

<sup>1</sup> **Algeciras** : ville du sud de l'Espagne (dans la province de Cadix) et proche du Déroit de Gibraltar. C'est un port important qui accueille de gros porte-conteneurs. (N.d.T.)

<sup>2</sup> La **Guardia Civil** est en Espagne une force de police à statut militaire. (N.d.T.)

porte. Sa charmante nouvelle secrétaire, blonde, se concentrait sur les invitations pour le Grand Gala annuel de bienfaisance du groupe Di Lauro, la semaine suivante. Un travail à la hauteur de ses capacités professionnelles...

— Mademoiselle, veuillez dire à Angelo Beletti de venir dans mon bureau.

— Tout de suite Monsieur Di Lauro, répondit la charmante blonde en sursautant, avec un sourire alléchant, en sortant de sa profonde concentration.

Massimo retourna dans son bureau content de sa dernière acquisition, il s'était lassé de la précédente secrétaire, qui occupait à présent un poste dans l'une de ses agences, avec une petite augmentation de salaire.

Il passa devant la merveilleuse vue panoramique du golfe de Naples que lui offrait la baie vitrée de son bureau, sans y prêter attention. Il l'avait admirée les premiers temps, mais cela avait perdu tout son intérêt, comme beaucoup d'autres choses d'ailleurs.

Un nouveau chargement allait arriver, et il fallait tout préparer. Dès que la marchandise serait débarquée, il devait faire un virement de quarante millions depuis l'un de ses comptes dans un paradis fiscal. Ce n'était pas compliqué, il le ferait depuis son ordinateur, à travers le modem de son téléphone privé. Il fallait que tout aille comme sur des roulettes après l'arrivée du bateau au port de Naples : le débarquement et le transport jusqu'au laboratoire temporaire qu'on était en train de monter pour le traitement de la marchandise. Lorsqu'ils en auraient terminé, il serait démantelé jusqu'à la prochaine fois, comme toujours. Chaque élément retournerait dans sa cache habituelle, à différents emplacements. Il n'y avait jamais de problème avec la douane, mais récemment la brigade antidrogue de Rome avait envoyé un nouvel inspecteur à Naples qui prenait son rôle au sérieux et fourrait son nez partout.

Des coups secs interrompirent ses pensées et la porte s'ouvrit avec brusquement devant un homme grand et corpulent, d'un certain âge,



dont le visage mou exprimait malgré tout un certain caractère.

— Tu m’as appelé ? demanda Angelo Belletti d’une voix décidée, en s’approchant de lui d’un pas ferme, pour se laisser tomber sur l’un des fauteuils du grand bureau.

C’était le directeur financier suprême, le second à bord, la main droite de Massimo, comme il l’avait été pour Di Lauro père, des années auparavant. Il aurait dû prendre sa retraite depuis longtemps, mais il était de ceux qui ne partent jamais. Il avait enterré deux épouses et il était maintenant marié à une fausse blonde de trente ans sa cadette, insupportable et prétentieuse. Elle avait certainement autre chose...

— Merci d’être venu si vite. La marchandise est en route, elle sera là dans une vingtaine de jours. Et l’inspecteur de Rome ?

— C’est compliqué.

— Qu’est-ce que tu veux dire par compliqué ?

— On ne sait pas comment le coincer. On l’a sondé, la corruption n’a pas marché, ça peut même être pire. Il a travaillé pendant des années pour la DEA<sup>1</sup> de New York. Il est d’origine napolitaine et travaille avec les Américains. C’est un dur à cuire.

— Il doit bien y avoir une manière de le compromettre.

— Ça va être difficile, il a perdu sa fille à cause de la drogue, la cocaïne plus exactement.

— Un vengeur, dit Massimo inquiet.

— On le surveille nuit et jour ; il ne va pas aux toilettes sans qu’on le sache. Sa femme est dépressive, elle est restée de l’autre côté de l’océan.

— As-tu essayé de glisser une catin dans son lit pour le compromettre ?

— On a tout essayé, il a dû perdre sa bite parce que ça ne semble pas du tout l’intéresser.

— Continue à le surveiller de près, au moins on saura s’il trame quelque chose et on sera prévenus. Comment va le labo ?

---

<sup>1</sup> **Drug Enforcement Administration** (D.E.A.) Agence du Département de la Justice des États-Unis qui se consacre à la lutte contre le trafic et la consommation de drogues.

— L'installation est presque terminée. Il faut qu'on voie ce qu'on fera de la marchandise quand elle sera là. Le chimiste va améliorer un peu la formule, il veut changer les stimulants et remplacer les analgésiques par de la caféine et du paracétamol, pour éviter les derniers problèmes. Et pour faire du volume, il va ajouter du lévamisole au mannitol et au lactose.

Devant l'air interrogateur de Massimo, il se sentit obligé d'ajouter une explication :

— Le lévamisole est un médicament utilisé surtout en médecine vétérinaire pour lutter contre les infections parasitaires ; il semble que cela augmente les effets stimulants. Ça permettra de couper à dix pour cent au lieu de vingt pour cent.

Massimo émit un sifflement admiratif, tandis qu'il calculait mentalement le résultat de l'opération. Cela représentait approximativement quatre-vingt-dix millions de doses, d'une valeur d'environ deux cent cinquante millions d'euros. En déduisant les frais de la transformation et le bénéfice des dealers<sup>1</sup>, il restait environ cent cinquante millions.

— Parfait, on va en tirer quarante pour cent de plus.

— Beaucoup plus, Massimo...

— Angelo, il faut laisser une part du gâteau aux dealers. Une bonne affaire, c'est une affaire où tout le monde est gagnant, comme ça ils ne se tourneront pas vers la concurrence, et on se débarrassera de la marchandise plus vite.

— C'est toi qui commandes patron, termina le directeur financier avant de sortir.

---

<sup>1</sup> Le **dealer** est la personne qui vend la drogue au détail, à petite échelle, dans la rue, les écoles, les discothèques...

— Il a été licencié la semaine dernière, répondit l'agréable vendeuse tandis qu'elle glissait soigneusement son pied dans la jolie et délicate chaussure à plateforme qui l'obsédait depuis ce jour-là... Ou bien ce n'était pas les chaussures ?

Depuis deux semaines, Constanza se débattait dans un océan de sentiments contradictoires, remettant en question à chaque seconde son existence formatée et ennuyeuse. Comme tous les délinquants, elle n'avait pas pu éviter de revenir sur les lieux du crime.

Elle se souvenait parfaitement de cette journée fatidique ; elle n'avait rien pu avaler pendant une semaine. Elle était restée la plupart du temps enfermée dans sa chambre, au grand désespoir de la petite bonne qui ne comprenait pas pourquoi sa patronne l'avait houspillée lorsqu'elle lui avait dit pour la quatrième fois que le repas était prêt et qu'il allait refroidir.

— Tu veux me laisser tranquille ! Je me moque que le repas refroidisse. Il serait d'ailleurs préférable que certaines choses soient moins chaudes dans cette maison.

— Alors qu'est-ce que je fais ? Je retire le couvert ou je le laisse ? demanda Regina, qui visiblement ne comprenait rien, et qui ne faisait pas le lien entre les propos de sa patronne et ses ébats laitiers du matin.

— Fais ce que tu veux, mais je ne veux plus t'entendre pendant le reste de la journée.

Regina s'était retirée dans son domaine en haussant les épaules,

avec l'air de ne pas comprendre quelle mouche avait piqué Madame. Elle travaillait chez les Di Lauro depuis son enfance, et c'était la première fois qu'elle la voyait dans cet état. Elle était toujours calme, et très polie. Même le matin où elle était allée la chercher parce que Madame la mère de Monsieur ne répondait pas ; c'était elle qui était entrée courageusement et qui l'avait trouvée bien morte.

En sortant de la chambre, elle lui avait dit :

— Madame ne prendra pas de petit déjeuner... Elle ne prendra plus jamais de petit déjeuner – d'une voix tranquille, en la regardant dans les yeux pour bien se faire comprendre.

Elle avait ensuite parlé avec Monsieur, pour lui annoncer doucement la nouvelle, d'une voix triste. Puis elle avait repris le dessus et avait téléphoné à Madame Inès à l'international pour lui raconter le documentaire sur la momie de Toutankhamon, celui des pyramides ; elle aussi l'avait regardé.

Elle avait la meilleure patronne du quartier, à juger par les commentaires que les autres bonnes faisaient sur le traitement qu'elles recevaient.

Mais à cet instant précis, sa patronne était perdue. Elle avait passé sa journée à se regarder dans les miroirs du dressing, à sortir des vêtements du placard de droite, était restée allongée sur le lit, elle avait même été faire un tour sous la douche... jusqu'à ce que l'épuisement et le poids des stricts principes sociaux prennent le dessus. Elle avait éclaté en sanglots, éplorée, avec un énorme chagrin. Elle avait tout remis dans le placard des frustrations et elle était sortie pour aller à la messe de dix-huit heures, sans maquillage, habillée comme une puritaine repentante. Elle avait passé la nuit parmi les cauchemars et les rêves compliqués dont elle ne se souvenait pas au réveil, mais qui lui avaient laissé une sensation de malaise et de mélancolie.

Le reste de la semaine, elle était allée à la messe le matin et l'après-midi, en faisant un large détour, en regardant fixement le sol.

Elle n'avait pas réussi à parler avec Inès, son amie intime, pour lui demander conseil. On lui avait dit qu'elle s'était absentée de Barcelone pour un déplacement d'une quinzaine de jours à l'étranger. Son portable sonnait, mais elle ne répondait pas, elle avait dû l'oublier quelque part. Cela lui arrivait fréquemment.

Inès appartenait à une puissante famille de Barcelone. Elle aussi était fille unique et avait été remise dans le pensionnat pour jeunes filles de bonne famille, avec les mêmes religieuses aigries. Mais elle, on l'avait laissée tranquille. Inès était plus introvertie, moins jolie, mais surtout plus dégourdie et plus mûre. L'Université les avait un peu séparées, Inès avait choisi Sciences économiques et Gestion, ce qui l'avait menée à Londres avec une bourse, tandis que Constanza avait fait des études de Pharmacie à Barcelone.

Son père aussi avait arrangé un mariage pour assurer la continuité de l'entreprise familiale. Mais Inès ne l'entendait pas de cette oreille et elle était rentrée au foyer avec son diplôme et une grossesse avancée contre laquelle on ne pouvait plus rien faire. On ne sut jamais qui était le père, elle ne se confia même pas à sa meilleure amie. Puis, après la disparition de ses parents, elle s'était mise à la tête de l'affaire et elle y était encore, en pleine expansion, célibataire et libre comme l'air.

Fort heureusement, Massimo ne revint pas pour le week-end, ni la semaine suivante, l'une de ses affaires exigeait sa présence au Maroc. Un complexe immobilier avec terrain de golf à Asilah, à une trentaine de kilomètres au sud de Tanger. La crise de l'immobilier en Europe obligeait à chercher de nouveaux marchés d'expansion, et le Maroc était une bonne alternative. Elle avait vu les photos ; c'était un endroit de rêve et Massimo avait promis de l'emmener lorsque les travaux auraient avancé. Elle l'avait même entendu dire au téléphone, alors qu'elle passait devant la porte du bureau à la maison, qu'il y faisait construire une maison pour les vacances.

Une semaine après sa mésaventure, une nouvelle vague de chaleur envahit Rome. Le soleil l'accompagnait de nouveau pendant le petit déjeuner, et une sensation familière s'insinua en elle sans qu'elle ne cherchât à la refouler. Elle se rendit compte qu'on était mardi, le jour du laitier, le jour de...

Taquine, elle attendit le dernier moment pour sortir. Regina tournait en rond, inquiète, sans oser ne rien dire. Elle faisait attention de ne pas bousculer Madame depuis ce jour-là. Constanza croisa le jeune homme et ses paniers de bouteilles blanches dans le hall, en sortant de l'ascenseur. Il la salua gentiment.

Elle se dirigeait vers sa messe quotidienne par la *via Condotti*. Les boutiques étaient fermées, ses belles chaussures à plateforme étaient toujours dans la vitrine. Au retour, elle fut incapable de regarder l'étalage, en proie aux remords. Mais en montant l'escalier de la *Piazza di Spagna*, le parfum des fleurs était si intense qu'il s'empara d'elle comme un philtre magique qui guérit l'âme, lézardant la muraille que d'autres avaient bâtie autour d'elle, provoquant inconsciemment le retour de la véritable Constanza. Une idée illumina son esprit, elle voulut vite rentrer chez elle... Elle arriva rapidement, les paniers avec les bouteilles vides étaient sur le palier. Un sourire malicieux illumina son visage, elle entra sans faire de bruit et claqua la porte. Ensuite, elle alla tranquillement dans sa chambre. C'est à ce moment qu'elle prit la décision de ne plus retourner à la messe dans la soirée.

Elle avait maigri, et elle décida d'ouvrir le placard des frustrations. Elle passa le reste de la matinée à essayer les vêtements qu'elle avait amenés avec elle de Barcelone le jour de son mariage. Ils étaient presque tous démodés, mais ils lui allaient parfaitement, comme si elle les avait achetés la veille. Elle mit de nouveau la nouvelle robe, parfaite, il ne lui manquait que la jolie paire de chaussures à plateforme. Si Massimo la voyait comme ça, elle pourrait certainement ranimer la flamme du désir, mais après la dernière expérience elle n'osait pas courir le risque.

Elle mit encore quelques jours avant de se décider, mais le vendre-

di elle n'alla pas à la messe, elle attendit courageusement devant la vitrine du magasin de chaussures de luxe que le vendeur ouvrit le rideau métallique, le regard fixé sur les chaussures de l'étalage. C'était un double défi, acheter les chaussures et affronter le regard du vendeur. Elle portait exactement les mêmes vêtements que la dernière fois.

Ce fut une jeune fille qui sortit pour ouvrir. Elle la suivit dans le magasin, déconcertée, cherchant du regard le jeune homme qui troublait ses souvenirs. Tout était à sa place, les vendeurs en train de mettre de l'ordre ou de nettoyer, la dame en train de classer des papiers...

— Vous cherchez quelque chose en particulier ? demanda l'aimable jeune fille qui avait ouvert la porte.

Constanza hésita quelques secondes, puis répondit rapidement.

— Oui, merci, je voudrais essayer ces chaussures à plateforme.

La vendeuse sortit sa pointure d'un petit meuble voisin et se baissa pour les lui enfiler.

— *Prego Signora!*, quel pied voulez-vous essayer ?

Madame ! Les choses avaient bien changé depuis une semaine ; maintenant, on l'appelait Madame.

— Le droit. À propos, je ne vois pas le jeune homme qui s'est occupé de moi la dernière fois.

— Il a été licencié la semaine dernière, répondit l'agréable vendeuse tout en glissant doucement son pied dans la jolie et délicate chaussure à plateforme.

— Que s'est-il passé ?

La jeune fille s'approcha et lui dit tout bas sur le ton de la confidence :

— Quand il faisait essayer des chaussures aux clientes, il en profitait pour regarder sous leur jupe, et l'une d'entre elles a fait un scandale.

— Sans doute une coincée, dit Constanza en pensant à sa propre réaction.

---

<sup>1</sup> S'il vous plaît Madame.

— Détrompez-vous, depuis qu'il était ici, certaines de nos clientes les plus coincées venaient acheter deux ou trois paires de chaussures par semaine. Je crois que maintenant elles vont dans une autre boutique.

— Ah !

— Sur la *via Borgognona*, la rue d'à côté.

— Oui, je la connais.

Il y eut un silence complice pendant qu'elles contemplaient les chaussures et la vendeuse demanda :

— Les chaussures vous plaisent ?

— Elles sont parfaites, je les prends. Avez-vous des chaussures de sport ?

La vendeuse la regarda avec surprise.

— Non Madame, ici nous n'avons que des chaussures habillées, mais si c'est pour faire de la marche nous avons de jolies *Vans*<sup>1</sup>.

— Vous pouvez me les montrer ?

---

<sup>1</sup> **Vans**: marque de chaussures de sport, très appréciées par les skateurs. Elles sont solides, avec un style basique unique. La marque a été créée en 1966 par Paul Van Doren, qui lui a donné son nom.



*Asilah, Maroc.*

— Je n'ai pas pu m'échapper plus tôt, il y avait un problème à régler avec la collecte des ordures ménagères et l'incinérateur. Toutes ces grèves nous créent beaucoup de problèmes. J'espère que tu n'as pas trouvé le temps trop long. Tu aimes la maison ? demanda Massimo.

— Elle est superbe, et les vues sur la mer, incomparables. Cela fait trois jours que je prends mon petit déjeuner dans la véranda, devant la piscine. C'est le plus beau cadeau que tu pouvais me faire.

Elle était vêtue d'une robe en coton blanc qui recouvrait à peine ses jambes hâlées, et les bretelles presque inexistantes laissaient à découvert de délicieuses épaules dorées. Le regard de Massimo était sans équivoque et elle ne laissa pas passer l'occasion.

— Notre chambre a des vues merveilleuses, dit-elle avec une moue perverse, en le prenant par la main pour l'attirer vers les escaliers.

— Je n'en doute pas, surtout à l'intérieur.

Massimo était... amoureux n'était pas le mot, il la désirait, elle était capable de lui faire... rien que d'y penser, son sang entrainé en ébullition. Il avait eu des expériences, très nombreuses, mais aucune n'était comme elle, il l'avait redécouverte et c'était de plus en plus fort, elle le surprenait tous les jours. Il aimait tout en elle, surtout sa façon de s'habiller, osée et sexy, son corps ferme et nerveux. Son passage par le club de gym était visible. Il avait de la chance, et avait hâte d'arriver dans la chambre pour admirer ces vues...

À mi-chemin dans l'escalier elle se retourna pour lui dire d'un ton normal et mondain :

— J'allais oublier ; ta femme m'a appelée trente-six fois. Je n'ai pas répondu, je la rappellerai à mon retour à Barcelone.

— Oublie cette bigote et ne me parle plus d'elle.

Ils entrèrent dans l'immense chambre à coucher, pris dans un tourbillon de désir. Inès avait toujours su comment rendre les hommes fous, mais celui-ci plus encore, c'était son homme, depuis toujours et pour toujours.

Massimo se remettait dans le grand lit blanc complètement défait après le combat qui s'y était livré quelques instants plus tôt. Inès avait reçu un appel de Barcelone et s'était éloignée dans le salon, puis elle était allée nager dans la piscine. Il entendait clairement le clapotis de l'eau qui montait vers le balcon de la chambre.

Il l'avait rencontrée en même temps que sa future épouse, de dix ans sa cadette, au cours de la fête officielle de demande en mariage, à Barcelone. Constanza était jeune, jolie et discrète, avec une bonne éducation, mais Inès avait quelque chose en plus, quelque chose qu'elle transmettait avec des regards clairement impudiques, un air de petite garce de bonne famille. Évidemment, ce n'était pas la fille à épouser ; quel homme de son niveau social voudrait s'encombrer d'une telle poudrière ? Ce genre de femmes racoleuses et libérées finit par poser des problèmes. Elles font de bonnes maîtresses, mais on n'en veut pas à la maison. Constanza était bien pour ça ; c'était une fille malléable, qui respectait toutes ses décisions. Une femme classique et discrète, qui n'avait même pas d'amies, excepté Inès, ce qui éloignait le risque de commérages. Elle faisait sa vie en fonction de lui, pour lui. Elle ne sortait que pour aller à la messe et au salon de coiffure de Zoé, la coiffeuse des femmes de Naples, modeste, mais travailleuse, épouse de Paolo, le patron de la Pizzeria Paolo. C'était lui qui s'était porté garant pour leur prêt à la banque, toutes les femmes des cadres de son entreprise allaient au salon de coiffure de Zoé, elles n'avaient pas trop le choix. Il avait tenté sa chance discrètement auprès

d'elle, mais n'ayant pas reçu de réponse il n'avait pas insisté, mieux valait ne pas provoquer le scandale.

Quelques semaines après la demande en mariage il était allé à Londres, en prétextant une réunion de travail. Il n'avait pas eu de mal à localiser Inès, elle lui avait laissé ses coordonnées sur un morceau de papier, avec son écriture de petite fille sage. Au cas où il passerait un jour par Londres et qu'il veuille lui dire bonjour. Deux jours de passion déchaînée, qui l'avaient profondément marqué. Deux journées qui s'étaient répétées au moins une fois par mois, pendant deux ans. Et puis, quelque temps avant le mariage, Inès avait oublié de prendre la pilule. Un oubli calculé. Il n'utilisait pas de protection, il aimait la sentir, c'est pour ça qu'elle prenait un contraceptif. Elle ne lui avait pas dit qu'elle était enceinte tant que cela n'avait pas été visible. Ce fut un coup de fouet, un guet-apens dans lequel il ne tomba pas. Inès était une femme forte et elle le démontra, en ne renonçant pas à l'enfant et en affrontant toute sa famille, la honte et le bannissement. Elle n'en parla à personne, encore moins à sa meilleure amie. Elle n'assista pas au mariage, pas plus que le reste de sa famille. Elle termina ses études et trouva un travail à Londres, un bon poste. Ayant refusé son aide, elle ne revint à Barcelone que pour les funérailles de ses parents, assassinés dans leur appartement au cours d'un cambriolage qui avait mal tourné, quelques mois avant que son père ne vende son affaire à un groupe italien rival des Di Lauro. Elle annula la transaction et reprit l'affaire en main, pour l'agrandir. La moitié du complexe immobilier d'Asilah lui appartenait. Ils avaient repris leurs relations deux ans plus tôt, lorsque son fils Max avait fêté ses seize ans. Ironie du destin : c'était Constanza qui lui avait demandé de l'accompagner. Pendant ces deux années, il n'avait pas eu de rapports avec sa femme. Une femme qui n'avait pas été capable de lui donner un descendant. Mais cela n'avait plus d'importance. Il avait Max, son fils illégitime, plus pour longtemps d'ailleurs parce qu'il était en train de préparer son futur.

Inès entra, interrompant ses pensées. Elle ruisselait.

— J'ai fait vingt longueurs, dit-elle en ôtant son minuscule bikini pour le laisser tomber sur le sol.

— Tu ne te fatigues jamais ?

— Je me souviens qu'à Londres tu en demandais toujours plus.

— C'était il y a longtemps...

Inès acquiesça en s'allongeant à ses côtés. Il n'avait pas beaucoup pris soin de lui. Lorsqu'ils s'étaient connus, c'était un homme grand et séduisant, le parfait Italien, comme dans les films. Maintenant il avait la cinquantaine, les tempes grisonnantes et le front dégarni, ce qui lui donnait un air plus intelligent, des rides bien définies qui renforçaient son caractère. Il portait des vêtements chers qui donnaient de lui une image distinguée et séductrice, très masculine. En retirant ce papier cadeau, on découvrirait des jambes trop maigres et fibreuses, un petit ventre mou, l'absence de pectoraux et d'épaules pour s'y reposer après le... Elle avait connu des hommes plus âgés bien plus en forme ; l'âge n'était pas une excuse. Massimo ressentait une véritable aversion pour les clubs de gym, et pour tout exercice physique. Elle ferma les yeux, il n'y avait pas de solution, il fallait se concentrer sur les aspects positifs, et l'imagination féminine faisait le reste.

Vous avez aimé et vous voulez lire plus ?  
Vous trouverez le roman complet sur :

<http://viewbook.at/La-confession-de-Constanza>

...

Merci beaucoup.